LIRE

notre Livre d'or des 530 Maisons

» adhérant à notre combinaison

à notre 4e page

EN AFGHANISTAN

A la Chambre des Communes

A MASSOUAH

En Afghanistan

Bombay, 25 avril.

Des avis de source indigène portent que les Ghilzais ont battu les troupes de l'émir d'Afghanistan, près de Khelatghilsai. Une centaine d'Afghans ont été tués.

Londres, 25 avril.

A la Chambre des communes M. Gorst, secrétaire d'Etat, répondant à M. Legh, dit que, d'après les informations reçues par le gouvernement, le mouvement insurrectionnel qui a éclaté parmi les Ghilzais contre l'autorité de l'émir d'Afghanistan ne gagne pas de terrain, et que les troupes afghanes ont été victorieuses dans leurs engagements avec les rebelles.

Saint-Pétersbourg, 25 avril.

La question de la délimitation des frontières afghanes n'avance pas.

On craint que les troubles provoqués par la révolution des Ghilzais n'en retardent longtemps encore la solution.

A la Chambre des communes

Londres, 25 avril.

M. Gladstone s'est livré, hier, à une vive critique du budget du cabinet anglais, à l'occasion de la proposition du gouvernement relative à l'impôt sur le revenu.

M. Gladstone a exprimé, en finissant, le désir de voir M. Goschen répondre tout de suite; mais M. Goschen a déclaré qu'il répondrait plus tard.

Lord Churchill s'est associé aux critiques de M. Gladstone.

A Massaouah

Rome, 25 avril.

Le général Saletta a télégraphié au ministre de la guerre de lui envoyer deux autres bataillons d'infanterie et un certain nombre de canons de 7 et de 9. Ces renforts seront expédiés dans les premiers jours de mai.

Les arrestations d'espions continuent autour du camp italien.

L'armée de Rasaloula a été complétée par l'arrivée d'un grand nombre de soldats.

CABALE ET PUBLIC

JUGÉS PAR WAGNER

La nouvelle m'arrive que, pour des raisons de haute dignité patriotique, M. Lamoureux ajourne la représentation de *Lohengrin*, préparée par lui depuis si longtemps et avec tant d'amour. Cette décision, à laquelle aboutissent des sacrifices de toute sorte et qui est elle-même un sacrifice douloureux, honore l'artiste qui l'a prise. Nous tenons l'art au-dessus des vaines contingences; mais si, par malheur, en des circonstances comme celles que nous traversons, une manifestation d'art peut être l'occasion d'un danger pour la France, il n'est personne, entre les wagnéristes français, qui ne remette, spontanément, à de plus tranquilles jours la réalisation de ses espoirs. M. Lamoureux en donne aujourd'hui une preuve éclatante et méritoire comme nul, probablement, n'en eut jamais à donner. Mais je veux penser, pour la paix du monde et la grandeur de l'art universel, que les difficultés actuelles s'évanouiront bientôt et que nous aurons la joie d'applaudir, dans la pleine sérénité qui convient, un des plus radieux chefs-d'œuvre de la musique.

En attendant, je ne crois pas inutile de reprendre, à un point de vue nouveau et, pour ainsi dire, en contrepartie, le sujet traité avant-hier, par M. Carle des Perrières. Mon collaborateur, racontant, d'après ses souvenirs personnels, l'orageuse première de *Tannhœuser*, nous offrait ce qu'on peut appeler la version française de cette singulière et triste histoire. Ce que je souhaite consigner, à cette place, c'est la version allemande: mieux encore, c'est la version de Wagner lui-même; car, douze jours après son désastre, le maître adressait une longue et très sincère lettre à ses amis d'Allemagne touchant ce qui s'était passé. On verra par ses propres jugements qu'il n'avait rien des farouches rancunes qu'on a fait malice de lui prêter. Parce qu'on a reculé, pour de hautes raisons, l'apparition de *Lohengrin*, on n'en doit pas moins chercher à détruire d'iniques malentendus.

***

Wagner était venu pour la première fois en France en 1839; il y avait connu la noire misère et toutes les humiliations. Un de ses opéras de jeunesse, la *Défense d'aimer*, avait failli être représenté à la Renaissance; puis, la malchance avait écrasé l'artiste. L'éditeur Schlesinger lui commanda des réductions d'œuvres nouvelles pour piano et chant, et même des arrangements d'airs en vogue pour cornet à pistons. Un moment, il fut chef des chœurs aux Variétés; mais des couplets de vaudeville, qu'il écrivit pour la *Descente de la Courtille*, de Dumanoir, furent déclarés inexécutables, ni plus ni moins que, un peu plus tard, *Tristan et Iseult*, au théâtre de Carlsruhe. Entre parenthèses, on voudrait savoir ce qu'a pu devenir la « partition » composée sur les paroles de Dumanoir; l'auteur de la *Tétralogie* affirmait ne l'avoir pas détruite. Ceux de nos compatriotes qui lui ont rendu visite à Bayreuth ont pu s'apercevoir qu'il parlait assez volontiers, et non sans bonne humeur, de cette période de son existence.

Par exemple, il disait de Berlioz, avec une fine malice: « Nous nous sommes beaucoup connus et, par la suite, nous nous sommes un peu... méconnus. Mais tout s'oublie. » Halévy était, pour lui, « un excellent homme, parfaitement doué pour les sciences exactes, et qui s'était fait musicien de même qu'on se fait ingénieur ». Une chose l'étonnait: à savoir, le dédain de la jeune école française pour Auber; mais j'ai cru discerner, au fond, que, dans le répertoire immense du vieil Anacréon ridé de l'Opéra-Comique, la *Muette* était vraiment la seule œuvre qu'il estimât.

Quoi qu'il en soit, vingt années se sont écoulées; l'obscur débutant de 1839 est devenu un maître en Allemagne, et son *Lohengrin* a, notamment, conquis le succès partout. Des raisons politiques l'ont fait exiler de sa patrie, qui acclame sa musique, si bien qu'il dit, un jour, ce mot, souvent cité: « Je serai bientôt le seul Allemand à ne pas connaître mes ouvrages... » C'est alors qu'il vient à Paris, avec l'espoir d'y être joué au Théâtre-Lyrique ou aux Italiens; et voici que, tout d'un coup, du soir au lendemain, par une sorte de prodige, la faveur impériale lui ouvre l'Opéra.

***

Au premier moment, Wagner est comme épouvanté. Les traditions de l'Académie nationale de musique sont en absolu désaccord avec ses idées. Pourra-t-il obtenir, en un tel milieu, l'unité d'interprétation et la simplicité qu'il juge nécessaires? D'abord, la question du ballet à intercaler au second acte lui fait brusquement couper court aux pourparlers. Mais un ordre formel de Napoléon III intervient à l'improviste: « Suivez en tout point les désirs de M. Richard Wagner et engagez, au besoin, les artistes qu'il désignera. » Le compositeur ne dissimule pas sa joie. On engage, pour lui complaire, le ténor Niemann et, à défaut de M. Faure, le baryton Morelli. En même temps, Wagner s'occupe de revoir et de compléter sa partition, et surtout de l'achèvement de la traduction française.

M. Victorien Sardou a écrit, avec sa verve ordinaire, l'histoire de cette traduction confiée à son ami le malheureux Edmond Roche. Ce poète, qui, si je ne me trompe, habitait la banlieue, se doublait d'un employé d'administration. Dès que le compositeur le soupçonnait de loisir, vite il accourait chez lui ou, mieux, il s'abattait sur lui. Plus de dimanches, plus de fêtes, plus de repos pour le pauvre diable! Wagner l'étreignait comme une proie, lui martelait, lui tenaillait incessamment la cervelle afin d'en arracher un mot indispensable, un mot introuvable, de telle ou telle valeur déterminée de longues et de brèves. Edmond Roche finit par en mourir.

***

Mais, grâce à Dieu, les répétitions commencent. Pour le coup, le maître est dans l'enthousiasme. Toutes ses craintes de la première heure se sont évanouies comme par enchantement. Il se prend à espérer « une représentation exemplaire, idéale même ». Autour de lui, c'est à qui signalera le plus parfaitement sa bonne volonté. « Je suis surpris, écrit-il, des soins minutieux, et tout à fait inconnus en Allemagne, apportés aux répétitions de chant avec piano, dirigées par Vauthrot, le chef du chant, avec une intelligence et une délicatesse au-dessus de l'éloge. Aussi arrivons-nous vite à des résultats merveilleux. J'ai plaisir à constater avec quelle vivacité surprenante les artistes français de la nouvelle génération entrent dans l'esprit de leur rôle, et quel empressement ils savent mettre à remplir leur devoir! »

Je me rappelle qu'au mois d'août 1882, le jour de la dernière représentation de *Parsifal*, le maître exprima devant moi le même sentiment sous une autre forme: « Ah! dit-il, quand on me jouera en France, vous verrez qu'on me jouera mieux que partout ailleurs. »

Nous devons à M. Charles Nuitter, le savant archiviste de l'Opéra, qui est en même temps le traducteur de *Lohengrin*, l'exact relevé des répétitions de *Tannhœuser*. L'œuvre n'a pas été répétée moins de cent soixante-quatre fois, soit partiellement, soit généralement, avec ou sans orchestre. Malheureusement, lorsqu'on descend sur la scène, l'heure de la désillusion sonne pour Wagner. « Nous retombons, dit-il avec tristesse, au niveau d'une banale interprétation, et pas moyen, pour moi, de la relever le moins du monde. » De plus, Dietsch, le chef d'orchestre, est manifestement au-dessous de sa tâche: il comprend mal le drame et médiocrement la symphonie. Le maître, désespéré, demande à diriger la représentation lui-même ou à retirer sa partition; on ne lui accorde ni l'un ni l'autre, et, dès lors, profondément découragé, il se désintéresse autant qu'il peut de l'aventure.

Sur ce point encore, il me revient un mot du grand artiste, traduisant exactement, avec plus de mélancolie que d'amertume, sa persistante impression: « On a sifflé *Tannhœuser*. Est-on bien sûr de l'avoir entendu tel qu'il est? »

***

Des trois représentations et des tumultes, je n'ai maintenant rien à dire. Je vois seulement que Wagner s'imagine avoir eu pour lui tout le public, indigné des manœuvres du Jockey-Club. Il paraît prouvé que la cabale avait été organisée, en effet, par quelques membres du Jockey, désireux tout ensemble de protester contre les opéras sans ballet, et de faire agréablement pièce aux Tuileries; mais le maître a certainement pris pour le public le groupe de ses vaillants admirateurs, tenant tête à l'orage. En tout cas, écoutez les jugements qu'il émet à ce propos dans sa lettre à ses amis d'Allemagne. Rien n'est plus caractéristique, et je recommande les passages suivants à ceux qui veulent voir à tout prix, en l'auteur de *Lohengrin*, un enragé gallophobe:

» A l'égard de l'accueil fait à *Tannhœuser*, il me semble que, jusqu'à ce jour, on vous a trompés, et vous auriez tort d'inférer, de rapports voulus inexacts, une conclusion flatteuse pour le parterre allemand, mais contraire à la justice. Je reconnais, au contraire, au public parisien des qualités précieuses, telles qu'une vive intelligence et un rare sentiment d'équité.

» Voilà un public qui, pris en sa masse, m'ignore tout à fait, et à qui, depuis des semaines, on fait accroire, sur mon compte, toute sorte d'absurdités... Eh bien! qu'une pareille assemblée lutte pour moi pendant de longs moments et m'honore, en dépit de tout, des signes de son approbation, c'est un spectacle à m'inonder le cœur de joie...

» Et je le dis sans ambages: autant j'ai été scandalisé de l'attitude des cabaleurs, autant j'ai été touché au vif des admirables efforts du vrai public pour réparer le déni de justice qui m'était fait. Jamais il ne m'est moins venu à l'esprit de douter aucunement du public de Paris sur un terrain neutre. »

***

J'ai laissé parler le maître. Pour moi, ce n'est qu'une réflexion en façon de commentaire. Celui qui, victime de l'insuffisante éducation musicale des Français et du mauvais vouloir de quelques Parisiens, écrivait, il y a plus d'un quart de siècle, ces lignes significatives qu'il n'a jamais reniées, est couché, depuis quatre ans, sous la dalle de Wahnfried.

Dans la paix de l'éternel rêve, il a pris place entre ses deux égaux, Sébastien Bach et Beethoven. Donc, lorsque les tristes incidents dont il nous appartient seulement de gémir auront eu leur dénouement et que l'on aura fait justice à notre honneur national, cessons de vouloir enfermer au fond d'une tombe des chefs-d'œuvre exempts de souillure et qui nous élèveraient le cœur. Et, l'heure ayant sonné alors où le rideau de l'Eden se pourra lever sur *Lohengrin*, rejetons franchement les pensées étrangères à l'art et les passions mesquines indignes de nous.

FOURCAUD

Ce qui se passe

PETITE BOURSE DU SOIR

(Cours cotés)

3 0/0	79 95 80 05 79 95 98
Turc	13 60
Banque ottom.	509 75
Egypte	384 06 384 68 384 06
Extérieure	64 1/2 7/16
Hongrois	81 3/8

Marché hésitant. Peu d'affaires.

Change: Londres, 25 27 1/2; Berlin, à vue, 80 50; Vienne, à vue, 80 30; pièce de 20 fr. au change de 10 055.

BOURSE DE LONDRES

(Derniers cours en clôture)

Consolidés anglais, 102 5/8; Italien, 97 73; Turc, 13 73; Banque ottomane, 509 05; Espagnol, 64 3/8; Egypte, 383 75; Suez, 2,015 70; Rio, 259 15; Hongrois, 81 1/2.

LA POLITIQUE

Le lecteur a pu voir, par les extraits que nous avons déjà donnés et que nous donnons encore, de la presse anglaise, dans une autre partie du journal, que l'attitude de celle-ci était, en ce qui concerne l'incident de Pagny, d'une impartialité et d'une réserve auxquelles les journaux français devaient rendre hommage.

Sur d'autres points — en Egypte notamment, — dans d'autres circonstances, il nous est arrivé, il nous arrivera, sans doute, de nous trouver en désaccord avec nos voisins. Raison de plus pour nous faire un devoir de reconnaître le sens politique et le sentiment exact de la justice internationale, dont les Anglais font preuve dans une circonstance où les témoignages désintéressés peuvent être d'un si grand poids. — A. M.

ÉCHOS POLITIQUES

Ainsi que nous l'avons fait pressentir hier, M. Berthelot, ministre de l'instruction publique, rentre en France; ses deux collègues le suivront de près.

Il paraît que nos ministres, nos députés, leurs parents et leurs amis sont arrivés à Constantine, éreintés ou malades de leur voyage triomphal à travers les provinces d'Oran et d'Alger.

ÉCHOS DE PARIS

L'Académie des sciences a tenu hier sa séance habituelle, sous la présidence de M. Janssen, vice-président, qui a annoncé à la compagnie que le congrès des astronomes avait terminé son œuvre, grâce à la généreuse initiative de l'amiral Mouchez, et l'infatigable activité de MM. de Struve et Gill. Avant de se séparer, les astronomes étrangers ont procédé à la nomination d'une commission permanente chargée de mener à bien les travaux de la carte du ciel. Nos lecteurs la trouveront plus bas.

***

Puis M. Janssen, après avoir salué le retour de M. Pasteur, a donné des nouvelles du président de l'Académie, le docteur Gosselin, qui est atteint d'une affection cardiaque. L'état du malade est stationnaire.

La clef du mystère.

La harpe miraculeuse que nous avons annoncée à nos lecteurs est mariée à un clavecin dont les touches font mouvoir les cordes. Grâce à cette heureuse union, toute main initiée au piano pourra jouer de la harpe aussi bien et mieux que les harpistes les plus expérimentés. Le nouvel instrument est de la forme la plus élégante et la plus décorative.

Le bruit court que le vice-amiral Layrle, commandant la division navale des mers de Chine, a été frappé d'une attaque cérébrale qui réclamerait son prochain retour en France.

Jeudi prochain 28 avril, à midi, en l'église Saint-Eustache, messe solennelle de sainte Cécile, de Gounod; au profit de l'hospice libre des Dames du Calvaire. Le maître dirigera lui-même les trois cents exécutants: orchestre de Colonne, maîtrises et chœurs.

On trouve des billets à l'hospice des Dames du Calvaire, 55, rue Lourmel; chez les Dames du Cénacle, 7, rue de la Chaise, et à l'église Saint-Eustache.

Le baron et la baronne de Hirsch, qui étaient allés s'installer à Bruxelles après le terrible malheur qui les avait frappés, ont dû rentrer hier directement dans leur propriété de Beauregard.

Un grand mariage officiel depuis hier.

Mlle Madeleine de la Bouillerie, fille de M. André de la Bouillerie, petite-fille de M. Gustave Delahante et nièce du comte Joseph de la Bouillerie, l'ancien ministre de 1873, qui préside actuellement les cercles catholiques d'ouvriers, est fiancée à M. le comte Guy de Bremond d'Ars.

Issu d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la chevalerie d'Angoumois et de Saintonge, M. de Bremond d'Ars est l'auteur très jeune des remarquables essais sur les Vivonne et les Rambouillet que l'Académie française a couronnés l'an passé. Son oncle, le général de division marquis de Bremond d'Ars, représente au Sénat le département de la Charente depuis nombre d'années.

Le grand-oncle de la future, Mgr de la Bouillerie, le vénéré coadjuteur de l'archevêque de Bordeaux, était fils du comte de la Bouillerie, pair de France sous la Restauration.

Il est question d'organiser, pour le mois d'octobre, une exposition d'œuvres de nos plus célèbres graveurs français.

Il y a longtemps que cette exposition aurait dû avoir lieu. La gravure contemporaine compte plusieurs maîtres de haut vol, dont les noms, vantés par des groupes restreints d'initiés, sont à peine connus du public. Ainsi, le nom de Gaillard n'éveilla guère que l'étonnement.

Précisément l'art de la gravure, aujourd'hui en plein épanouissement, va rapidement entrer en décadence; M. Braquemond poussait récemment un cri d'alarme. L'heure est donc propice à l'exposition projetée.

M. Paul Bourget, l'auteur applaudi d'*André Cornélis*, part demain pour faire un séjour à Venise.

Il terminera, dans la ville des doges, un roman commencé, *Fausse comme l'eau* (*Fals like water*! s'écriait Othello).

Rappelons que ce matin, à dix heures, les amis du défunt comte Maxence de Damas d'Hautefort se rendront à la Madeleine, où sera célébré un service funèbre.

Echo de la charité:

L'*Epopée*, de Caran d'Ache, se déplacera pour une fois. C'est au bénéfice de la charité. Une représentation aura lieu au profit de l'orphelinat des Arts. La grande Armée défilera pour les petits orphelins.

C'est une représentation unique, M. Caran d'Ache ayant refusé, jusqu'à ce jour, toutes les offres qui lui ont été faites pour représenter son *Epopée* dans une salle publique ou dans les salons.

***

L'œuvre de l'Ecole Sainte-Geneviève, dont le comité est présidé par Mme la marquise de Virieu, douairière, fera aujourd'hui, demain et après-demain, sa vente annuelle dans l'hôtel, 78, rue de l'Université.

Citons parmi les dames vendeuses: comtesse de Seyssel, vicomtesse de la Panouse, Mmes Ulric Perrot, Salmon, de Charnacé, Elie de Beaumont, baronne d'Orgeval, Mlle Bellomayre, baronne Martin du Nord, vicomtesse du Bouchage, comtesse de Grancey, Mme de Maleyssie, etc.

Hier, à midi, ont été célébrées, au temple du Saint-Esprit, rue Roquépine, les obsèques du baron Sigismond de Waldner de Freundstein, frère du comte de Waldner de Freundstein, qui fut secrétaire de l'ambassade de France à Berne.

Le deuil était conduit par M. Maurice de Waldner de Freundstein, fils du défunt; le comte Waldner de Freundstein, son frère; le baron Memno de Coehorn, le comte Paul de Pourtalès, ses beaux-frères, et M. Edouard de Waldner de Freundstein, son neveu.

Remarqué: MM. le maréchal de Mac-Mahon, le maréchal Canrobert, le général marquis de Galliffet, le général Brugère, le comte de Mercy-Argenteau, le comte et la comtesse de Salignac-Fénelon, le comte de Richemont, le comte et la comtesse de Riencourt, le général comte de Rochebouët, le vicomte et la vicomtesse de Renneville, le marquis de Perrochel, le baron de Heckeren, etc., etc.

ÉCHOS DE PROVINCE

La reine d'Angleterre a visité le couvent des Chartreux. On dit qu'elle est la première femme qui ait franchi le seuil du monastère.

C'est là une erreur. Les souveraines et les princesses de familles régnantes, en France, ont, de tout temps, été admises à visiter la Grande-Chartreuse.

C'est ainsi que la duchesse de Berry pénétra un jour dans le couvent, qu'elle parcourut dans tous les sens.

On se souvient de l'aventure de George Sand, qui visitait le couvent vêtue d'habillements masculins, lorsqu'elle fut reconnue par un des religieux qui jadis l'avait rencontrée dans le monde.

On peut s'étonner que l'autorité compétente ait refusé de prêter le local de l'Ecole des beaux-arts pour une exposition des œuvres de Maxime Lalanne, qui demeure assurément le maître du fusain et l'un des artistes les plus sincèrement originaux de ce temps.

C'est Bordeaux, la ville natale de Lalanne, qui profite de l'injustice faite à la mémoire de l'artiste: une exposition d'œuvres de Lalanne est ouverte aujourd'hui, dans la ville gasconne. Une vente doit suivre.

ÉCHOS DE L'ÉTRANGER

Dans le prochain consistoire, qui aura lieu en mai, le Pape créera deux autres cardinaux, le P. Bansa, Dominicain, et Mgr Pallotti.

Un ministre fiancé.

M. le baron de Lutz, premier ministre de Bavière depuis vingt ans, épouse en troisièmes noces Mme Riedinger, veuve d'un des plus riches industriels d'Augsbourg.

Le baron de Lutz a dépassé la soixantaine de plusieurs années.

Les événements qui relèvent de l'état civil adviennent rarement aux ministres durant leurs fonctions. Le mariage et la mort ont des grâces d'état pour les hommes d'Etat. Mais une exception confirme la règle.

A travers les livres

Armand Silvestre vient de faire paraître, chez Dentu, le plus original, assurément, de ses volumes, sous ce titre: *le Livre des fantaisies*. C'est une œuvre qui s'adresse à tous les curieux de l'amour, mais surtout aux femmes et aux artistes.

Les livres que tout le monde peut lire sont rares. Aussi est-ce avec un vrai plaisir que nous signalons à nos lectrices un nouveau roman, ou plutôt une idylle, que les éditeurs Marpon et Flammarion font paraître aujourd'hui: *le Chant de l'alouette*, par C. Cassot. C'est une œuvre charmante de poésie, d'élevation, et écrite avec cette naïveté d'impressions qui donne à la pensée un tour calme et reposé.

NOUVELLES A LA MAIN

Dédiée aux commentaires de M. Sarcey. Question donnée à un examen dans un collège de filles:

« Si quatre chiens de chasse, avec seize jambes, peuvent attraper vingt-neuf lapins avec quatre-vingt-seize jambes en quarante-quatre minutes, combien de jambes faudrait-il aux mêmes lapins pour échapper à huit chiens de chasse ayant trente-deux jambes, en sept minutes et demie? »

Blasés.

— Oui, mon cher, voici le secret de la vie: mentir, toujours mentir...

— Il n'y a que cela de vrai!

UN DOMINO

"LOHENGRIN" AJOURNÉ

Nous recevons de M. Lamoureux la lettre suivante:

Paris, 25 avril, 6 h. du soir.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer et je vous prie d'annoncer que, dans les circonstances actuelles, j'ai décidé l'ajournement de la représentation de *Lohengrin*.

Agréez, etc., etc.

LAMOUREUX.

Le *Gaulois*, s'inspirant de la gravité de la situation, conseillait et demandait, ces jours derniers, cet ajournement nécessaire. Nous nous sommes, on le sait de reste, toujours refusé à faire intervenir le patriotisme dans une question où il n'avait rien à voir.

Lohengrin, opéra consacré dans le monde entier, aurait pu, aurait dû peut-être, être donné depuis longtemps à Paris. Mais le moment présent s'est fortuitement trouvé tout à fait inopportun, et on aurait pu considérer comme une espèce de bravade cette représentation par elle-même inoffensive et, artistiquement, fort intéressante.

On a beau ne pas vouloir grossir l'incident de frontière qui, depuis quelques jours, émeut l'opinion, cette émotion existe et veut être respectée.

M. Lamoureux, par les sages paroles que nous avons rapportées en les louant comme elles le méritaient, et aussi par la lettre qu'on vient de lire, prouve qu'il le comprend bien, et ses amis, les partisans les plus acharnés de la cause artistique qu'il soutient, — notre collaborateur M. de Fourcaud, par exemple — sont d'avis aussi que *Lohengrin* ne peut que gagner à attendre, pour se produire devant le public parisien, des jours plus calmes.

L. DESMOULINS

UN

ASSASSIN AU KAMTCHATKA

Les pérégrinations d'Ulysse, qui ont été racontées avec tant de verve par un des plus intelligents publicistes de l'antiquité, — tout le monde a reconnu Homère, — sont bien peu de chose à côté des voyages de M. Goron, sous-chef de la Sûreté et principal aide de camp de M. Taylor.

Après avoir interviewé toutes les vieilles femmes de Breslau, M. Goron — dont le flair ne tardera pas à devenir légendaire — a trouvé, enfin la piste véritable de Geissler. Comme beaucoup de grandes découvertes, celle-ci est due au hasard.

En examinant à la loupe les fameux boutons de manchettes auxquels Pranzini doit son immense réputation, M. Goron trouva la lettre K incrustée sur la face interne. Il n'en fallait pas plus à un esprit inductif et pénétrant pour conclure que lesdits boutons avaient été achetés au Kamtchatka, et que c'est seulement dans cette localité qu'on aurait quelque chance de retrouver Geissler. N'écoutant que son dévouement à la police, le sous-chef de la Sûreté partit à l'improviste.

Certes, on ne peut nier que l'idée de se réfugier au Kamtchatka, après avoir commis un crime, soit ingénieuse. En effet, le Kamtchatka, situé entre la mer d'Okhotsk et celle de Behring, est à une distance relativement considérable de la Préfecture. Si l'on ajoute que les communications entre la France et cette presqu'île sont très difficiles et très intermittentes, que les voies ferrées sont mal entretenues, on conviendra que Geissler avait choisi un asile presque inviolable. Il comptait sans la police parisienne.

M. Goron est arrivé, il y a trois jours à Petropavlosk, capitale du Kamtchatka. Admirablement reçu par les autorités, notre compatriote dont la physionomie est franche et sympathique, s'est vite créé des amis parmi la vaillante population kamtchatkadale. Il est impossible de peindre l'étonnement des habitants lorsque M. Goron a fait vider devant lui les fosses d'aisance de Petropavlosk, et a opéré des fouilles consciencieuses pour essayer de retrouver quelques-uns des bijoux de Marie Regnault. Ces recherches ont été d'ailleurs couronnées de succès, et M. Goron a eu l'ineffable joie d'apercevoir, dans une urne, une broche qui appartenait évidemment à la victime de la rue Montaigne. Il s'est empressé de mettre la main dessus.

La présence de Geissler à Petropavlosk bien constatée, il ne s'agissait plus que de trouver Geissler lui-même. Toutes les vieilles femmes de la cité furent interrogées adroitement. Une d'elles, Mme Petrovna Koriousova avait causé avec lui, la veille de l'arrivée de M. Goron. Geissler lui avait fait part de ses projets et annoncé son départ pour le lendemain.

— Savez-vous où il doit aller? demanda Goron.

La vieille dame se recueillit et dit:

— Il m'a nommé la ville, mais le nom est très dur à prononcer. Asn... Asni...

— Asnières! s'écria Goron.

— Asnières, oui, c'est cela, répondit la vieille dame.

Et Goron repartit.

ALFRED CAPUS